

Article

« Le "sujet" de l'interdisciplinarité »

Bernard Valade

Sociologie et sociétés, vol. 31, n° 1, 1999, p. 11-21.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/001814ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Le « sujet » de l'interdisciplinarité



BERNARD VALADE

À Jean-Michel Berthelot

1. DE L'INTERDISCIPLINARITÉ DANS LES SCIENCES SOCIALES

La question de l'interdisciplinarité dans les sciences humaines, et plus particulièrement dans les sciences sociales, a été agitée tout au long des précédentes décennies par nombre de représentants des disciplines concernées. Philosophes, sociologues, historiens des idées et théoriciens des sciences exactes l'ont notamment examinée dans un esprit souvent critique assorti de vœux pieux. On retiendra deux diagnostics, posés à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix, dans les colonnes de toute nouvelle *Encyclopædia universalis* que l'on peut considérer, au fil de ses éditions et de ses enrichissements successifs, comme un bon enregistreur des pulsions culturelles.

Un premier diagnostic vient de Georges Gusdorf, auteur de l'article « Interdisciplinaire (Connaissance) » du *Corpus Universalis*. Une revendication, alors à la mode, y est soulignée, et sa signification, clairement discernée : « Tout le monde réclame la “pluridisciplinarité”, la “multidisciplinarité” ; si l'on y regarde de plus près, il est aisé de découvrir que cette exigence, bien loin de constituer un progrès, n'est que le symptôme de la situation pathologique dans laquelle se trouve aujourd'hui le savoir. » Les considérations, développées par Gusdorf, sur la fragmentation de l'horizon épistémologique, l'émiettement de la connaissance et la parcellarisation du savoir sont d'un intérêt évidemment moindre que l'analyse des processus qui en sont à l'origine ; et l'évocation de l'époque du savoir unitaire, époque suivie d'une désintégration au terme de laquelle la spécialisation apparaît « comme cancérisation épistémologique » importe également moins que la recension des obstacles à la connaissance interdisciplinaire, la dénonciation d'une fausse conscience de ce type et l'appel à une nouvelle organisation — faite de remembrements et de regroupements — de l'espace mental.

Les difficultés d'une conversion interdisciplinaire sont indiquées sans ménagement. Elles sont d'ordre institutionnel : « Chaque discipline nouvelle se met dans ses meubles, consacrant ainsi, par voie administrative, sa séparation de corps et de biens d'avec le savoir dans son ensemble » ; de nature psychosociale : « Le spécialiste, une fois sa spécialité transformée en forteresse, donne libre cours à sa volonté de puissance ; sous prétexte de division du travail, chacun entend être maître chez soi et défendre ses positions contre les ennemis du dehors et les rivaux du dedans » ; d'origine culturelle aussi :

l'isolationnisme est stigmatisé avec une pointe polémique dirigée contre les structuralistes français qui, à l'intérieur de l'Hexagone, « vivent en circuit fermé sous le régime de l'admiration mutuelle ».

Le remède cherché dans la pluridisciplinarité à une connaissance confortablement « endisciplinée » est, à juste titre, mis en question : séminaires, colloques et congrès abondent où sont simplement juxtaposées les approches d'un même thème. On peut cependant juger excessive la condamnation de ces rencontres qui engendreraient une fausse connaissance interdisciplinaire : les Semaines internationales de Synthèse, par exemple, organisées à partir de 1929 sur l'initiative d'Henri Berr¹, sont loin de se réduire à une collection de communications d'éminents spécialistes. Il reste que, souvent, « l'intelligibilité tourne dans le vide », en raison d'une disjonction quasi totale des niveaux d'analyse, ou parce que la communication espérée entre des savoirs dissociés oblige à sacrifier les valeurs aux seuls faits pris en compte.

Aussi bien, la conversion interdisciplinaire visée suppose-t-elle, outre l'intégration des différentes formes de connaissance, une réflexion préalable sur les moyens d'y parvenir. Et, en cette fin des années soixante, Gusdorf marquait les limites de tous les scientismes, physicalismes et positivismes : le nouvel encyclopédisme, conçu sur le modèle épistémologique des sciences exactes, parvient à constituer « un univers du discours unitaire, mais au prix d'un renoncement à toutes les significations vécues, caractéristique de l'espace vital en sa densité existentielle », c'est-à-dire l'évacuation de « ce qui peut donner un sens aux vies réelles des êtres humains ». L'« a priori humain » lui apparaissait ainsi comme fondamental dans l'opération qui consiste à subordonner les axiomatiques spécialisées à une axiomatique générale.

L'orientation assignée, quelques années plus tard, par le physicien P. Delattre aux « Recherches interdisciplinaires » dans *l'Organum* (1973) de *l'Encyclopædia universalis* est symptomatique d'un dessein sensiblement en retrait par rapport au précédent. Les intentions premières sont certes similaires : l'interdisciplinarité répond à l'exigence humaniste d'unité du savoir ; elle suscite des échanges féconds, comme en témoigne l'apparition de spécialités mixtes ; elle permet un ressourcement méthodologique. Mais c'est la théorie des systèmes qui fournit ici le cadre d'une réflexion qui porte principalement sur l'opposition entre les démarches théorique et expérimentale, la mathématisation du discours scientifique et le problème de la réduction des concepts. Une fois posé qu'il faut combler l'écart entre la généralité de ce que nous savons concevoir et les particularités que nous pouvons observer, une fois rappelé, avec H. Poincaré, qu'« une collection de faits n'est pas plus une science qu'un tas de briques n'est une maison », c'est le caractère « fondamental » des recherches en question qui est souligné, et c'est aux problèmes généraux de la connaissance scientifique que nous sommes renvoyés.

Sans s'arrêter aux sempiternelles déclarations d'intention humaniste — il est bien entendu que le progrès des connaissances ne doit pas faire perdre de vue l'homme, et que l'on doit résister aux savoir-faire parcellaires qui morcellent les esprits en même temps que la science et la société —, on fera deux remarques sur les antécédents et les prolongements de ce moment de la réflexion ordonnée à l'interdisciplinarité. On observera, en premier lieu, que ce sont les historiens qui ont donné le branle en ce domaine. Qui ne se souvient des véhémentes protestations formulées par Lucien Febvre contre les cloisonnements ; les *Combats pour l'Histoire* (Febvre, 1953) en perpétuent l'écho ; en 1949, il s'en prend à ceux qui déclarent : « Vous ne mettez pas le pied ici, c'est le domaine du sociologue, ni là, vous seriez chez le psychologue ; à droite, vous n'y pensez pas, c'est chez le géographe, et à gauche, chez l'ethnologue », et il ajoute : « Cauchemar, sottise, mutilation. À bas les cloisons et les étiquettes. C'est à la frontière, sur la frontière, un pied en deçà, un pied au-delà, que l'historien doit travailler. » En 1941 déjà, dans une conférence donnée à l'ENS, il avait lancé le mot d'ordre : « Historiens, soyez géographes, soyez juristes aussi, et sociologues et psychologues. »

Si les artisans de la Nouvelle Histoire qui, comme on sait prend sa source dans les *Annales. Économie, sociétés, civilisations* ont répondu à cet appel c'est peut-être du côté des sociologues que l'avancée la plus significative s'est produite. En second lieu, on soulignera donc l'importance de la

1. Voir M. Neri (1997).

contribution fournie par Mattéi Dogan au dépassement de ce qui n'est qu'un simple cumul d'approches et qui a nom pluridisciplinarité. L'originalité de son apport s'est bien manifestée aux Journées annuelles de la Société française de sociologie, en octobre 1991. Sur le thème « Processus d'innovation aux frontières des disciplines dans les sciences sociales », la « rencontre » entre l'économie et la science politique dans la théorie de l'action collective, les « échanges » entre la science économique et les autres sciences sociales, le « dialogue » entre l'histoire et ces dernières, l'« ouverture » sur celles-ci de l'économie furent successivement envisagés par F. Chazel, E. Malinvaud, F. Caron et Ph. D'Iribarne. D'autres « carrefours » des sciences firent voir la convergence des voies disciplinaires qui y conduisent². En intitulant son rapport introductif « Fragmentation, croisement et hybridation des sciences sociales », M. Dogan introduisait des notions nouvelles qui allaient recevoir toute leur extension dans *L'innovation dans les sciences sociales* (Dogan et Pahre, 1992). Une *autre* conception de la « frontière » et une *autre* analyse des « contacts » entre disciplines associées ou extérieures aux sciences humaines sont exposées dans cet ouvrage dont on n'a pas assez reconnu le caractère novateur.

L'intelligence interdisciplinaire issue, comme le souhaitait Gusdorf, d'une épistémologie de la complémentarité opposant une fin de non-recevoir à toutes les épistémologies de la dissociation s'est donc, en définitive, exercée avec des fortunes variées. Une référence ultime a cependant été perdue de vue, la plupart du temps, au fil de ces opérations : « le foyer idéal de cette nouvelle recherche » qui devait être pour Gusdorf « la forme humaine en tant que nœud de significations ». Cette perte est sans doute à rapporter au mouvement général et continu de « désobjectivation » qui, en France, a traversé les sciences sociales, et singulièrement la sociologie, tout au long de ce siècle. Et elle prend sens au regard des rapports conflictuels qu'ont entretenus, à partir de la fin du XIX^e siècle, la philosophie, la psychologie et la sociologie et sur lesquels les sociologues sont souvent revenus.

2. DU STATUT SOCIOLOGIQUE DE LA SUBJECTIVITÉ

Publié dans le premier tome du *Traité de sociologie générale* (1958) dirigé par G. Gurvitch, le chapitre intitulé « Sociologie et psychologie » nous intéresse plus par ce qu'il exclut que par ce qu'il retient. L'opposition Tarde-Durkheim s'y trouve inévitablement évoquée par Roger Bastide d'une façon, au reste, quelque peu schématique ; derrière les enjeux de pouvoir — puissants côté durkheimiens —, on sait aujourd'hui que les positions respectives appellent un examen moins manichéen. Mais pour sortir de la traditionnelle controverse sur la prééminence des niveaux d'explication et de la subordination d'une discipline à l'autre, il a eu l'heureuse idée de voir comment le problème se posait dans les autres sociologies nationales. Pour le domaine allemand, il mentionne les apports du marxisme (« L'homme se construit en même temps qu'il construit la réalité... »), de Max Scheler et de Max Weber. Pour le domaine nord-américain, il s'attarde à juste titre sur Mead et Cooley, puis sur Thomas et Znaniecki, Kardiner et Linton enfin qui symbolisent la rencontre de l'anthropologie culturelle et de la psychologie. Il associe, en un court paragraphe, la topologie de Lewin, la sociométrie de Moreno et la dynamique des groupes. L'apport de la psychologie est illustré par Wallon, Meyerson et Piaget qui a « tenté l'intégration de la psychologie et de la sociologie sur les deux plans de la psyché individuelle et de la psyché collective » ; celui de l'anthropologie, par M. Mauss dont la conférence sur les « Rapports réels et pratiques de la psychologie et de la sociologie³ » est signalée, et C. Lévi-Strauss. Le retour en France s'achève avec G. Gurvitch qui est très longuement cité ; il est notamment rappelé que « c'est dans les profondeurs les plus intimes de notre moi que nous retrouvons la conscience collective et inversement, nous constatons que c'est dans les états les plus intenses, que ces consciences collectives

2. G. Busino, « La sociologie à la recherche de son identité » ; P. Claval, « La géographie, carrefour des sciences » ; J. Commaille « La recherche de nouveau statut du juridique par les sciences sociales » ; E. Crawford, « Histoire et sociologie des sciences » ; G. Noiriel, « L'usage des théories par les historiens : le cas Foucault » ; L. Roussel, « Le système Population-société » ; et B. Valade, « Les filiations philosophiques des sciences sociales ».

3. Reprise dans *Sociologie et anthropologie*, 3^e éd., Paris, PUF, 1966, p. 281-310.

cessent d'exercer une pression sur les consciences individuelles. Les consciences collectives sont en chacun de nous et chacun de nous est dans les consciences collectives ».

Finalement le « social » et le « psychique » sont érigés en instance commode d'imputation entre lesquelles une réciprocité de perspective est ménagée : lorsqu'on est en présence de structures rigides, le social est plus facilement accessible que le psychique ; face à des sociétés en proie à « des déstructurations ou restructurations », la difficulté s'inverse et « la méthode alors sera psychologique ». On discerne assez bien ce qui manque dans cette tranche d'histoire des idées : la déconstruction de ce que l'on n'appelait pas encore une « problématique », un détour — en deçà d'un débat *déjà* cadré et depuis toujours axé sur l'opposition conscience individuelle conscience collective — par les concepts fondamentaux des disciplines psychologiques, bref, un décentrement, un déplacement de la sociologie vers la psychologie. La référence à un psychologue, psychiatre et psychanalyste comme D. Lagache devrait ici s'imposer. En 1949, cet agrégé de philosophie et docteur en médecine, ancien chef de clinique du fameux professeur Claude (l'inventeur de la « clinique latine ») et successeur de P. Guillaume dans la chaire de psychologie à la Sorbonne, avait donné un tableau synthétique des différents domaines de cette discipline : *L'unité de la psychologie : psychologie expérimentale et psychologie clinique*. En 1951, faisant le point sur « La psychologie : conduite, personnalité, groupe⁴ », il définissait les principes fondamentaux communs à toutes les psychologies et abordait « les concepts auxiliaires suivants : organisme et personnalité, situation et groupe ». La même année, dans « L'esprit de la psychologie contemporaine⁵ », il montrait ce que valent en psychologie les oppositions chères à Durkheim, « normal et pathologique », « individu et société ».

Point n'est besoin d'insister sur l'importance de telles contributions qui font *varier les points de vue* sur la critique du behaviorisme, l'analyse des situations, des conduites, des significations, la théorie du champ de K. Lewin et les expériences de Zeigarnik. On doit, en revanche, préciser comment, du côté des psychologues, les relations interdisciplinaires *ont* été conceptualisées. Dans un article publié en 1960, « La psychologie et les sciences humaines⁶ », D. Lagache s'est employé à les situer entre philosophie et biologie. Il montre que, déprise de la première (avec laquelle elle a finalement renoué), la psychologie s'est orientée vers la seconde qui, elle-même « psychologisée » et « sociologisée » l'a amenée à se tourner vers la sociologie. « Si, indique-t-il, dans une génération antérieure à la mienne, il y a eu bataille entre psychologie et sociologie, c'est la sociologie qui a gagné. On n'en veut donner pour preuve que l'essor de la psychologie sociale, psychologie des interactions entre les individus et les groupes ; moins qu'une discipline nouvelle qui jouerait le rôle d'une charnière entre psychologie et sociologie, elle est une nouvelle orientation de la psychologie, un passage de la subjectivité individuelle close sur elle-même à l'interaction des individus, ou mieux à l'intersubjectivité. »

À la faveur de cette clarification, le caractère fondamental des faits « interpsychologiques » se trouvait ainsi dessiné. Lié à la doctrine de Tarde, le terme *interpsychologie*, est-il spécifié, a été abandonné parce qu'il impliquait une explication des phénomènes collectifs par des mécanismes individuels ; il mérite d'être repris « pour désigner une *orientation* et un *domaine, sans préjuger de la nature individuelle ou collective des processus en cause* ». Constitué en objet d'analyse, le réseau des relations intersubjectives appelle dès lors le recours à des modèles psychopathologiques et psychologiques qui sont ceux-là mêmes que la psychanalyse, « proche de l'histoire du sujet et de son explication avec l'autre », a construits en allant « toujours plus dans le sens de l'intersubjectivité », de la communication et du langage, et en assimilant le développement individuel à une socialisation par l'intériorisation des relations intersubjectives et l'identification.

Le désaccord, qui est au principe de la pensée psychanalytique, entre la reconnaissance d'une expérience intersubjective et une théorie centrée sur la subjectivité close dans son isolement, n'a pas sa place dans le chapitre consacré à la question « Sociologie et psychanalyse » du second tome du *Traité de sociologie générale* dirigé par Gurvitch et qui est également dû à la plume de R. Bastide.

4. Reprise dans *Œuvres*, t. II, Paris, PUF, 1979, p. 305-332.

5. Reprise dans *ibid.*, p. 257-265.

6. Reprise in *Œuvres*, t. IV, Paris, PUF, 1982, p. 177-184.

Les relations entre les deux disciplines y sont traitées en termes de « conflits » et de « défis ». M. Mead, M. Klein, B. Malinowski, mais aussi K. Horney et J. Lacan rejoignent M. Mauss et C. Lévi-Strauss, G. H. Mead, A. Kardiner et R. Linton précédemment cités. La controverse G. Friedmann-D. Lagache alors fraîche, et bien oubliée aujourd'hui, est d'entrée de jeu évoquée, après quelques considérations sur l'inconscient collectif, les archétypes et la libido. « Au défi de la psychanalyse, auquel, concluait Bastide, l'ancienne sociologie pouvait assez difficilement répondre, la sociologie d'aujourd'hui doit riposter par l'élaboration d'une théorie du symbolisme et de la communication verbale, qui soit capable d'intégrer ses résultats ou ses conquêtes. »

L'orientation et le domaine, désignés selon Lagache par le vocable interpsychologie, se retrouvent cependant — certes en pointillé et morcelés —, dans la pénétrante étude de J. Stoezel intitulée « La psychologie des relations interpersonnelles » dans ce même tome II du *Traité*. La partie consacrée à la psychologie générale s'ouvre par le *De anima* d'Aristote et se termine par *Personality — A psychological interpretation* de G. W. Allport. Elle comprend un commentaire du *De amicitia* de Cicéron et du *Traité des passions* de Descartes, un renvoi à la philosophie morale et aux œuvres littéraires⁷. Avec la sociologie, l'ethnologie, puis la psychologie sociale, on passe aux aspects institutionnels des relations interpersonnelles et à la psychologie des groupes⁸. Dans ces analyses — du fonctionnement des relations interpersonnelles, de la perception des personnes, des statuts et des rôles, etc. —, J. Stoezel démêle ainsi les fils du tissu social et repère les éléments les plus menus ordinairement méconnus, écrasés ou écartés par les études sociologiques de la communication sociale globalement considérée.

S'il est vrai que l'orientation précédemment indiquée et le domaine d'investigation sur lequel elle débouche n'ont été ni la plus suivie ni la plus arpentée, dans le secteur des sciences sociales — du moins jusqu'à une date récente —, les raisons du désintérêt doivent être cherchées, chez les sociologues en particulier, dans la conception que ces derniers se sont formée de leurs méthodes et de leur objet d'étude. La quête d'une réalité objective les a conduits à mettre en suspens une subjectivité grossièrement assimilée au subjectivisme : le sujet, la conscience et les états de conscience, les éléments affectifs, émotions et passions, ont été écartés en même temps que les jugements de valeur, les opinions et assentiments personnels. Certains de ces éléments ont pu être pris en compte, mais sur le mode négatif, comme en témoigne la critique durkheimienne des préjugés que l'on estimera un peu sommaire comparée à l'examen minutieux et détaillé auquel Spencer a soumis ces derniers⁹. D'abord considérés comme des obstacles à la connaissance scientifique, et à ce titre rejetés, ces éléments ont pu être aussi convertis en objet d'analyse, ainsi que le montre l'exploration des opinions entreprise par J. Stoezel. Mais il est clair que le modèle du savoir, transféré des sciences exactes aux sciences sociales, auquel on voulait peu ou prou se conformer devait dissuader de s'attacher à l'étude de thèmes comme le blasement, la coquetterie et la séduction ou la différence entre l'être-homme et l'être-femme¹⁰. L'intégration tardive de l'œuvre de Simmel au patrimoine de la sociologie en France s'explique aussi par l'attention que l'auteur de la *Philosophie de l'argent* a prêtée au jeu de la valeur et du désir, à la culture subjective, c'est-à-dire aux éléments affectifs et intuitifs.

3. VERS UN ÉLARGISSEMENT DE LA TRADITION SOCIOLOGIQUE

Le mouvement de reprise et de réactivation, qui se dessine depuis une vingtaine d'années, de débats et de questions intéressant l'individu saisi dans son existence subjective n'est pas séparable du retour de l'acteur que l'on a annoncé à grand fracas. Il n'est pas non plus dissociable — sur fond de crise du matérialisme historique et dialectique, de débâcle des idéologies et de desserrement de l'étau des classes sociales —, d'un regain d'intérêt pour la sphère du privé, les mouvances person-

7. On notera le renvoi au corpus des œuvres littéraires également effectué par D. Lagache (cf. *Œuvres*, t. IV, ouvr. cité p. 182).

8. Le chapitre de J. Stoezel est suivi de celui de F. Bourricaud sur ce dernier domaine.

9. Voir l'*Introduction à la science sociale* de Spencer.

10. Voir G. Simmel, (1989).

nelles et le domaine de l'intime que traversent les courants des mœurs et des modes. Autant que l'engouement pour la psychosociologie des relations familiales et les études de microsociologie, le succès qu'obtient aujourd'hui la philosophie de la modernité de Simmel atteste le renouvellement de la réflexion sur une matière sociale désormais éparpillée (et subjectivée) et une rupture avec des programmes de recherche aux relents sartriens qui impliquaient l'élimination de la subjectivité, réputée insaisissable, et la réduction du monde, « avec l'homme dedans », à un système d'objets.

Il ne s'agit pas ici d'épiloguer sur le destin de la « société des individus » ou l'émergence de nouveaux tribalismes, mais de poser quelques jalons pour la révision — dans le sens de l'interdisciplinarité — d'une tradition sociologique dont il ne suffit pas de dire qu'elle s'est formée, en Europe, au sein de sociétés où la figure misérable du prolétaire était dissoute dans la masse du Proletariat magnifié. Cette tradition est doublement solidaire, dans sa constitution au XIX^e siècle, d'un désaveu quasi général de la subjectivité pensée comme illusion et du rejet de l'intériorité du sujet individuel posée comme abstraite ou vide. En rupture avec les philosophies chrétiennes de l'intériorité, Marx et Engels ont affirmé que la réalité humaine « désobjectivée » n'existe pas dans l'intimité de la conscience, mais dans sa relation avec la nature et avec la société. Dans la prolongement d'une réflexion qui commence avec les sophistes et Socrate, la phénoménologie contemporaine a repensé l'opposition extériorité/intériorité, objectivité/subjectivité.

Ainsi que l'écrit Étienne Borne : « Chercher au-dedans la vérité du dehors ou chercher au dehors la vérité du dedans. L'antagonisme doctrinal est plus exaspéré que jamais aujourd'hui, surtout lorsque les diverses formes de l'objectivisme entendent trouver dans les sciences dites humaines une argumentation enfin décisive contre l'intériorité : dans une psychanalyse qui, découvrant que l'intériorité humaine est structurée comme un langage, changerait d'un coup la subjectivité en objectivité ; dans une sociologie et une linguistique qui éliminent des objets culturels et des discours dits humains la tenace illusion d'un sujet, lequel n'en serait que le produit évanescant et superficiel. Mais la question est plus philosophique que scientifique et l'intériorité chassée revient, retour du refoulé, hanter l'être des matérialistes et des objectivistes, sans elle aveugle, muet, in-sensé. Et l'intériorité ne peut tenter de s'appréhender comme chose ou substance sans dépouiller sa subjectivité et se projeter vers des transcendances et des extériorités¹¹ ».

Objectera-t-on que l'on bascule ici du côté de la philosophie et de spéculations dont le sociologue a peu de chose, sinon rien, à attendre ? Ce serait considérer que les cours professés au Collège de France par M. Merleau-Ponty sur « La phénoménologie et les sciences de l'homme » sont, à la différence de son article des *Temps modernes* sur les relations nouées entre la philosophie et la sociologie ou de son étude intitulée « De Mauss à Claude Lévi-Strauss¹² », sans intérêt pour les sciences sociales. Ce serait aussi renoncer à comprendre la structure et le fondement de la communication humaine naguère étudiée par R. Scherer (1966). La passion inassouvie de la connaissance et de la communication, la perpétuelle aspiration au dialogue et à la compréhension, le constat que des biens sont produits dont on ne jouit jamais complètement, que des signes circulent sans être échangés totalement et qu'il existe donc de la négativité dans les relations humaines intéressent cependant, directement ou latéralement, ces disciplines qui sont également aux prises avec le problème de la communication sociale et de la connaissance d'autrui. Mais si le dialogue avec la démographie, l'ethnologie, la linguistique, la statistique, la psychologie et la psychanalyse est engagé dans le *Traité de sociologie générale*, il est remarquable qu'il ne le soit pas avec la philosophie. Du moins Gurvitch traite-t-il des « Problèmes de la sociologie de la connaissance » et des « Problèmes de la sociologie de la vie morale » — on sait de quelle façon.

Plusieurs des textes de Simmel réunis dans *Épistémologie et sociologie* ([1917], 1984) montrent comment l'auteur d'une dissertation sur Kant (1895) a envisagé ces problèmes. La reconnaissance de l'intersubjectivité suffit-elle à créer de l'objectivité ? Que deviennent, inversement, les relations vécues au sein d'un système de médiations objectivées ? À l'époque où l'auteur de l'étude pionnière sur la

11. Article « Intériorité et subjectivité », dans *Encyclopædia universalis*.

12. Reprise dans *Éloge de la philosophie*, Paris, Gallimard, 1953.

sociologie des sens s'attachait à saisir les formes de la sociabilité, L. Lévy-Bruhl passait outre, dans *La morale et la science des mœurs* (1903), à la « répugnance obscure et presque instinctive à concevoir la nature morale comme analogue à la nature physique » en estimant que « l'idée d'une sociologie positive est suffisamment élucidée ». Dans le chapitre consacré aux « Antécédents historiques de la science des mœurs », il exclut donc de son domaine de recherche les enseignements des prédicateurs et des moralistes, pour le motif que « ce qui les intéresse directement, c'est l'homme vivant et agissant, dans ses rapports avec ceux qui l'entourent et avec sa propre conscience, partagé entre le devoir et l'intérêt, poursuivant le bonheur et jamais découragé dans cette poursuite, commettant des fautes, s'endurcissant ou se repentant, capable de bien et de mal selon son tempérament, ses habitudes et surtout selon les circonstances : étude qui exige sans doute l'esprit de finesse, mais non pas nécessairement l'esprit de géométrie. Plus proches de l'artiste que du savant, ils ne se préoccupent pas de rendre leur pensée systématique [...]. Leur grande affaire est de décrire ou de corriger, et non pas de rechercher une connaissance scientifique de la réalité sociale, ni de fonder un art rationnel ».

On espère, au contraire, avoir ailleurs fait voir ce que peut apporter à une science des mœurs les œuvres des sermonnaires du XVII^e siècle (Valade, 1988). Dans les sermons de ces « ambassadeurs de Dieu », ce sont, en regard des vertus qui sont célébrées, les défaillances et les dépravations d'un « monde » appelé à devenir tout le monde qui sont dépestées, condamnées et surtout démasquées, puisque « toute notre vie n'est presque un [*sic*] déguisement continu ». Les mobiles qui font agir les hommes — la vanité, l'intérêt, la passion plus forte que la vertu — sont dévoilés. L'inventaire est dressé des objets de convoitise et de concupiscence dont on doit détourner le regard. Avec le débauché, le mauvais riche, l'impie, la femme frivole, etc., un répertoire est établi des types sociaux qui forment le négatif d'un ordre social que devraient régir la charité, la solidarité et la fraternité. C'est toute la société qui, finalement, est observée et jugée ; car à un endroit *psychologique* correspond un envers *sociologique*, et l'analyse du désir s'intègre dans une philosophie morale et politique que B. Groethuysen (1927) a été un des premiers à étudier.

Sur un autre registre A.-O. Hirschman, dans son ouvrage devenu un classique des sciences sociales, *Les passions et les intérêts*, est longuement revenu sur l'ajustement des vices et des vertus, des mécanismes psychologiques et du dispositif social, des attentes subjectives et du fonctionnement économique. La référence que l'on y trouve à la *Fable des abeilles* n'est pas étrangère à l'intérêt que suscite aujourd'hui la pensée de Mandeville jusqu'alors inconnue de la plupart des chercheurs français en sciences sociales¹³. Plutôt que d'emprunter à nouveau cette voie qui est bien jalonnée (de K. Marx à F.-A. Hayek), on signalera une piste, ouverte voici une dizaine d'années, par E. Leites et qui n'a guère été fréquentée. L'enquête conduite sous le titre *La passion du bonheur* a pour objet la signification de l'éthique de la constance dans les relations intimes et sociales en Angleterre, où une nouvelle conception de la personne humaine, désormais tenue pour capable de se contrôler, s'est formée (Leites, [1986], 1989). Avec la lutte qu'il a engagée contre le caractère polyvalent des sentiments, l'instabilité psychologique et la mobilité des émotions, le puritanisme est, en effet, au départ de l'émergence de l'individu comme réalité affective, de l'apparition d'une nouvelle forme de sociabilité dominée par la bonne humeur, de l'instauration, enfin, de nouveaux rapports de convenance profitant essentiellement à l'autre vis-à-vis de qui il devenait impératif de se montrer attentif et de maîtriser ses propres mouvements émotifs.

La question se pose de savoir pourquoi l'intégration de la chair et de l'esprit dans l'union conjugale, pourtant exaltée, n'a pu s'actualiser. Une subtile analyse de la *Pamela* de Richardson permet à Leites d'y répondre. Cette pièce montre comment la « hiérarchie réciproque » des sexes a permis d'atténuer le malaise provoqué par la toute-puissance de la conscience devant les exigences de la sexualité et de réduire les tensions engendrées par la tentative puritaine pour intégrer la sensualité et la conscience morale comme forme culturelle dominante. À la femme, représentant la pureté et la perfection morale, revint la tâche de promouvoir l'idéal culturel du contrôle de

13. On enregistre quelques exceptions dont la plus notable est P. Carrive (1980).

soi ; à l'homme, incarnant l'énergie, la volonté de puissance et voué à la concupiscence, celle de s'occuper d'affaires, plus ou moins propres, économiques et politiques.

Leites remet en question, dans l'examen de ce processus au terme duquel les régulations internes se substituent aux pressions extérieures, non seulement l'usage fait par M. Foucault de l'idée d'intériorisation, mais encore le rôle habituellement assigné au père dans la civilisation occidentale contemporaine. Élaborée au XVIII^e siècle, l'idée de pureté morale ne fut pas uniquement utilisée par les femmes pour rehausser leur statut dans un monde dominé par les hommes ; elle a permis de faire des épouses des « mères morales », gardiennes de la conscience spirituelle des enfants, tandis que la révolution industrielle éloignait physiquement les pères du milieu domestique et leur faisait perdre, en partie, leur rôle d'éducateur, souvent remplacé par celui de papa gâteau. Ce qui l'amène à conclure que, selon l'éthique bourgeoise, « le pouvoir complet de la moralité et de la sexualité dans la civilisation devait résider, non dans les pères, mais dans les cœurs, les esprits et les corps des mères¹⁴ ». Derrière les travaux qui concernent les modifications intervenues dans l'économie des pulsions au sein des sociétés occidentales, on aperçoit l'étendue des remaniements théoriques qu'accompagne le retournement de la subjectivité, d'abord appréhendée par les sciences sociales comme limite de la connaissance scientifique, en objet même de cette connaissance.

4. INTERSUBJECTIVITÉ ET INTERDISCIPLINARITÉ

On indiquera pour terminer quelques repères et points d'appui susceptibles de guider ou de soutenir la démarche qui devrait conduire à une intégration interdisciplinaire des différents aspects de l'intersubjectivité. En ce qui concerne la *psychologie*, il serait judicieux de revenir à l'admirable communication présentée par Piaget, à la Semaine internationale de Synthèse consacrée, en 1931, à *L'individualité*, sur « L'individu et la formation de la raison » (Piaget, 1933). Elle permet, en effet, de sortir du débat stérile sur l'opposition de l'individuel et du collectif légué par le durkheimisme¹⁵. S'exprimant aux côtés, entre autres participants, de L. Febvre qui parla du rôle du grand homme dans l'histoire, et de C. Bouglé dont l'intervention n'a pas été publiée, Piaget a centré son propos sur l'individu (le « moi » et la personne) et les relations sociales (contrainte et coopération). Il suit la conversion du « moi » en étudiant successivement ce que deviennent l'intelligence pratique, l'expérience immédiate et la pensée symbolique sous l'influence de la contrainte collective, puis de la coopération sociale.

Un paragraphe de sa conclusion vaut d'être reproduit :

Ce qu'impose la contrainte, c'est une loi commune, ou un ensemble de croyances, de symboles, de règles, etc., fixés en leur contenu : l'individu n'a plus alors qu'à les accepter, d'où la soumission hétéronome, ou à résister, d'où le renforcement de l'égoïsme. En pratique, la soumission et la résistance se combinent en un compromis tel que les règles les plus strictes évoluent et que l'individu parvient à concilier son moi avec la loi. Mais il n'y a point de place, en un tel système pour la personnalité, c'est-à-dire pour la régulation autonome de l'individu. Au contraire, la coopération n'implique qu'un ensemble de règles et de relations telles que chacun prend conscience de son point de vue particulier tout en le situant dans une totalité cohérente : l'individuel devient ainsi solidaire du social, c'est-à-dire que l'individu, se soumettant en toute autonomie à la méthode de réciprocité, réalise l'accord entre l'originalité propre au moi avec la discipline de la règle. Cet accord est précisément ce qui constitue la personnalité. Du point de vue de la raison, la différence est donc essentielle : la contrainte, c'est la logique verbale et fausseté générale qui entrave l'interaction de l'intelligence et de l'expérience, la coopération, la logique des relations qui

14. On voit bien ici que le bouleversement de l'économie au XIX^e siècle eut aussi pour condition la stabilisation des rapports domestiques. Walter Benjamin avait déjà suggéré que le bourgeois est révolutionnaire en affaires et conservateur dans les mœurs.

15. Voir, à titre de comparaison, la communication de V. Pareto au Congrès international de philosophie tenu à Genève en septembre 1904, « L'individuel et le social », repris dans *Œuvres complètes*, Genève, Droz, t. VI, 1966, p. 259-265.

assure cette interaction par le fait même qu'elle coordonne les perspectives caractérisant le point de vue de chacun. (Piaget, 1933, p. 112-113.)

En ce qui concerne le rapport à la *linguistique*, vers laquelle la précédente référence à la logique verbale nous amène à nous tourner, l'histoire même de la discipline peut fournir quelques lumières sur le « sujet » de l'interdisciplinarité. On fait, bien entendu, allusion ici à la révolution introduite par G. de Humboldt en ce domaine, avec la reconnaissance du langage comme entrelacement d'intériorité et d'extériorité, d'émission et de réception toujours couplées — le langage n'étant ni verbe seulement intérieur ni signe uniquement extérieur. La critique saussurienne de l'extériorité hypostasiée d'une langue conçue comme réalité en soi et la constitution de la linguistique comme science des formes sans substance ne sont pas non plus sans rapport avec les principales orientations de la sociologie de Simmel.

Ce sont, plus précisément, des travaux comme ceux de Benveniste auxquels on aurait intérêt à se reporter. On songe, en priorité, à son étude sur le langage et la subjectivité où il rappelle que si la parole assure la communication, il faut qu'elle y soit habilitée par un langage dont elle n'est que l'actualisation. Ce langage a une propriété essentielle qui est de permettre à l'homme de se constituer comme sujet, c'est-à-dire de fonder la subjectivité. Émergence dans l'être d'une propriété fondamentale du langage, la subjectivité se détermine par le statut linguistique de la personne. Dans le croisement du Je, du Moi, du Tu, de l'Autre s'opère la polarité des personnes qui est « le fait fondamental dont la communication n'est qu'une conséquence pragmatique ». Au fil de ces relations mutuelles de complémentarité et de réciprocité se dissolvent aussi les antinomies moi/autre, individu/société sur lesquelles on s'obstine à buter. Et Benveniste a aussi bien mis en évidence les changements de perspective que cette installation de la subjectivité dans le langage — ensemble de formes vides que le locuteur s'approprie — peut produire (Benveniste, 1966-1974).

Les relations ainsi dégagées prennent également sens dans une *anthropologie psychanalytique* décidément affranchie des facilités du « freudo-marxisme ». Elles sont au cœur de l'œuvre de P. Kaufmann, et notamment de son recueil d'articles intitulé *Psychanalyse et théorie de la culture* (Kaufmann, 1985). Les relations originelles de parenté sont à mettre en correspondance avec les relations entre valeurs différenciées. Amis, parents et aïeux sont les premières valeurs d'expression : le sujet ne s'adresse pas aux êtres de son premier entourage comme à des puissances distinctes de ses paroles mêmes ; ces êtres sont le véhicule des significations les plus archaïques. Le travail de l'anthropologue consiste à retrouver cette couche dont les ramifications s'étendent à la vie entière du groupe et forment l'inconscient de ses membres ; celui de l'analyste vise le dépassement d'une conception objectiviste de la structure, en s'intéressant moins aux niveaux des agencements considérés en eux-mêmes qu'à la subjectivité qui les dessine et les déploie par l'exercice libérateur de la parole.

Si la conscience est un phénomène originellement polarisé, la prise de conscience provoque une modification concrète de cette polarisation première et, dans cette opération, le rôle dévolu aux mutations de la parole est essentiel. Cette dernière a d'abord été ordonnée à la *séduction* : on s'est d'abord exprimé pour fléchir les puissances supérieures, mais il a fallu comprendre qu'autrui ne peut rien pour nous qu'intercéder auprès du logos pour notre salut dans la quête d'une expression désintéressée. L'échange se poursuit dans la parole libérée avec le désinvestissement narcissique et la *désaliénation*. Par le langage libérateur et pleinement socialisé est dénoué ce qui a été noué dans le passé — mais l'on reste sous le charme des paroles oubliées et la menace de régressions où nous entraîne la fascination de rhétoriques fallacieuses.

Puissance des illusions politiques, esthétiques, religieuses : un nouveau chapitre s'ouvre ici que P. Kaufmann (1979) a écrit dans *L'inconscient du politique*. La juste critique de l'aliénation du sujet dans une symbolique préétablie et communément acceptée ne doit cependant pas faire oublier l'aspect positif de l'illusion. Celle-ci est, chez D. W. Winnicott ([1971]) située entre la réalité interne — le moi — et la réalité extérieure — le monde. Par le jeu (et non la règle du jeu), la créativité (et non le système), les expériences culturelles (et non la culture pétrifiée), elle met en relation ces deux ordres, le trop et le trop peu de réalité. Les « objets transitionnels » prennent place dans cet écart où l'illusion dessine indéfiniment ses figures.

On pense, par ces quelques indications, avoir suffisamment explicité l'objet de l'interdisciplinarité qui devrait être, selon Gusdorf, « la forme humaine en tant que nœud de significations ». D'autres jalons pourraient être posés à partir des recherches engagées, par exemple, en sociologie, en psychologie sociale, dans les sciences politiques ou dans les sciences juridiques. On mentionnera, à titre d'illustration, la synthèse de travaux réalisée par le Centre universitaire de recherches administratives et politiques de Picardie (CURAPP) [1996] sur *Le for intérieur*. Les passions et les sentiments, trop souvent réduits à l'amour et à la haine sans égard à l'analyse tocquevillienne des « passions dominantes », sont aujourd'hui le thème, après l'ouvrage pionnier de P. Ansart sur *Les passions politiques*, d'études variées : *Psycho-sociologie de l'amitié* de Jean Maisonneuve et Lubomir Lamy (1993) ainsi que *L'amitié, un lien social* de Claire Bidart (1997) en sont de bons échantillons. On attirera enfin l'attention sur deux états affectifs aux résonances sociales profondes : l'enthousiasme et la déception, qui n'ont pas fait jusqu'à présent l'objet d'explorations approfondies¹⁶.

Bernard VALADE
Département de sciences sociales
Université René Descartes—Paris V
12, rue Cujas
75230 Paris Cedex 05
France

RÉSUMÉ

L'intelligence interdisciplinaire issue, comme le souhaitait G. Gusdorf, d'une épistémologie de la complémentarité opposant une fin de non-recevoir à toutes les épistémologies de la dissociation s'est donc, en définitive, exercée avec des fortunes variées. Une référence ultime a cependant été perdue de vue, la plupart du temps, au fil de ses opérations : « le foyer idéal de cette nouvelle recherche » qui devait être pour Gusdorf « la forme humaine en tant que nœud de significations ». Cette perte est sans doute à rapporter au mouvement général et continu de « désobjectivation » qui, en France, a traversé les sciences sociales, et singulièrement la sociologie, tout au long de ce siècle. Et elle prend sens au regard des rapports conflictuels qu'ont entretenus, à partir de la fin du XIX^e siècle, la philosophie, la psychologie et la sociologie et sur lesquels les sociologues sont souvent revenus.

SUMMARY

Interdisciplinary intelligence, which, in G. Gusdorf's view, stems from an epistemology of complementarity and which poses an objection to all epistemologies of dissociation, has been exercised, in fact, with varying degree of success. One final reference has however most often been overlooked in these operation: " the ideal focus of this new research " which for Gusdorf was " the human form as vital center of meanings ". This loss can no doubt be attributed to the general and continuous movement toward " de-subjectivization " which has affected the social sciences, particularly sociology, all through the century in France and which becomes meaningful in light of conflicts that have existed between philosophy, psychology and sociology since the end of the 19th century and which sociologists have often revisited.

RESUMEN

La inteligencia interdisciplinaria que resulta, como lo deseaba G. Gusdorf, de una epistemología de la complementariedad que rechaza categóricamente todas las epistemologías de la disociación, a sido ejercida con suerte diferente. Sin embargo, una última referencia se perdió de vista la mayor parte del tiempo en el transcurso de sus operaciones : « el hogar ideal de esta nueva investigación » que debía ser para Gusdorf « la forma humana como nudo de significaciones ». Esta pérdida debe probablemente ser atribuida al movimiento general de « desubjetivación » que, en Francia, atravesó las ciencias sociales, y singularmente la sociología, a lo largo de este siglo. Ella cobra sentido con respecto a las relaciones conflictivas que la filosofía, la sicología y la sociología tuvieron desde el final del siglo XIX, relaciones que fueron con frecuencia revisitadas por los sociólogos.

16. Voir les jalons posés par P. Kaufmann dans l'article « Déception » du *Symposium Universalis* 1990, et aussi le chapitre suggestif consacré à la déception dans *Bonheur privé, action publique* d'A.-O. Hirschman (1983).

BIBLIOGRAPHIE

- BENVENISTE, E. (1966-1974), *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 2 vol.
- BIDART, C. (1977), *L'amitié, un lien social*, Paris, La Découverte.
- CARRIVE, P. (1980), *Bernard Mandeville. Passions, vices et vertus*, Paris, Vain.
- GROETHUYSEN, B. (1927), *Les origines de l'esprit bourgeois en France*, t. I, *L'église et la bourgeoisie*, Paris, Gallimard.
- HIRSCHMANN, A.-O., *Les passions et les intérêts*, Paris, Fayard.
- HIRSCHMANN, A.-O. (1983), *Bonheur privé, action privée*, Paris, Fayard.
- KAUFMANN, P. (1979), *L'inconscient en politique*, Paris, PUF.
- KAUFMANN, P. (1985), *Psychanalyse et théorie de la culture*, Paris, Médiations–Gonthier.
- LAGACHE, D. (1949), *L'unité de la psychologie : psychologie expérimentale et psychologie clinique*, Paris, PUF.
- LEITES, E. ([1986], 1989), *La passion du bonheur. Conscience puritaine et sexualité moderne*, Paris, Éditions du Cerf.
- LÉVY-BRUHL, L. (1903), *La morale et la science des mœurs*, Paris, Alcan.
- MAISONNEUVE, J., et L. LAMY (1993), *Psycho-sociologie de l'amitié*, Paris, PUF.
- NERI, M. (1997), « Vers une histoire psychologique : Henri Berr et les Semaines internationales de Synthèse », dans A. Biard, D. Baurel et E. Brian (dir.), *Henri Berr et la culture au XX^e siècle*, Paris, A. Michel, p. 205-218.
- PIAGET, J. (1933), « L'individu et la formation de la raison », dans *Troisième Semaine internationale de Synthèse [1931]*, Paris, F. Alcan, p. 67-116.
- SCHERER, R. (1966), *Structure et fondement de la communication humaine*, Paris, SEDES.
- SIMMEL, G. ([1917], 1984), *Épistémologie et sociologie*, Paris, PUF.
- SIMMEL, G. (1989), *Philosophie de la modernité. La femme, la ville, l'individualisme*, Paris, Payot, 2 vol.
- VALADE, B. (1988), « Les sermons à l'âge classique », dans *Atlas des religions*, Encyclopædia universalis éd.
- WINNICOTT, D. W. ([1971], 1975), *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard.